21me Année. — N° 4475 | Bureaux : rue Nain, 1 | UN NUMÉRO : 15 CENTIMES | Bureaux : rue Nain, 1 | Jeudi 29 Juin 1876

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois . . 13.50
» » Six mois . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, Oise . . . . 15 fr.
[illegible], les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LEGALES* et *JUDICIAIRES*

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

BOURSE DE PARIS

27 JUIN

3 0/0		68 25
4 1/2		98 75
Emprunts (5 0/0)		105 75

28 JUIN
(Service gouvernemental)

3 0/0		67 60
4 1/2		98 75
Emprunts (5 0/0)		105 00

(Service particulier du *Journal de Roubaix*.)

Actions	Banque de France	3595 00
»	Société génér. détache	525 00
»	Crédit foncier de France	708 00
»	Chemins autrichiens	550 00
»	Lyon	970 00
»	Est	595 00
»	Ouest	645 00
»	Nord	1275 00
»	Midi	775 00
»	Suez	686 00
5 0/0	Péruvien	14 1/2
Actions	Banque ottomane (ancienne)	347 00
»	Banque ottomane (nouvelle)	000 00
Londres court		25 28 1/2
Crédit Mobilier		156 00
Turc		11 37
Turc nouveau		00 00

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Service particulier du *Journal de Roubaix*

New-York, 28 juin.

Change sur Londres 4.87 1/2; change sur Paris, 5.15 1/4
Valeur de l'or, 111 7/8
Café good fair, (la livre) 17 1/8
Café good Cargoes, (la livre) 17 5/8
Marché ferme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Cie représentés à Roubaix par M. Bulteau Grymonprez :

Hâvre, 28 juin.
Cotons : Ventes 500 balles. Marché calme ferme.

Liverpool, 28 juin.
Cotons : Ventes 8,000 b. Marché languissant, partiellement 1/16 baisse.

Manchester, 28 juin.
Déprimé.

New-York, 28 juin.
Cotons : 12.
Recettes 4 jours 6,000 b.

(Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix).

Liverpool, 27 juin.
Cotons : Ventes 5,000 b., disponible et livrable, baisse 1/16.

Hâvre, 27 juin.
Cotons : Ventes 1,000 b., bon en Amérique. Marché ferme.

New-York, 27 juin.
Cotons 12. Recettes 4.000 balles.

ROUBAIX 28 JUIN 1876.

Bulletin du jour

La question serbe est plus que jamais à l'ordre du jour. De l'attitude du gouvernement de Belgrade dépendent, en effet, de nouvelles complications dans les affaires de Turquie. Une dépêche de Pesth, du 26 juin, annonce que la plus grande partie de l'armée serbe a été envoyée à la frontière turque et que le prince Milan a dû partir de Belgrade le lendemain pour la même destination. Une autre dépêche transmise de Belgrade même, le 26, ajoute que toutes les résolutions prises l'hiver dernier par la Skoupchtina pour le cas de guerre, sont actuellement exécutées, que les traitements de tous les employés ont été considérablement réduits et que la plupart d'entre eux ont été enrôlés dans l'armée. Toutes les mesures auraient été prises pour effectuer le passage de la Drina. Enfin le général Tchernaieff, (le même qui a commandé en chef la dernière expédition russe dans l'Asie centrale), le général Tchernaieff commande l'armée du sud campée en face du camp turc retranché de Nissa.

Par contre, on télégraphie de Constantinople, le 26, au soir, que des forces ottomanes considérables sont concentrées à la frontière de Serbie.

En présence de ces faits belliqueux, on se demande à bon droit ce que vont faire les grandes puissances. Mais la réponse est difficile à trouver. D'après une dépêche de Vienne, en date du 26, répétée par le *Daily News*, les représentants des puissances, à Belgrade, ont déclaré à la Serbie que « même dans le cas où elle serait victorieuse dans la guerre avec la Porte, on ne lui permettrait jamais de se constituer en royaume indépendant. » Le même journal publie une dépêche datée de Belgrade, 26 juin, annonçant que si les hostilités commençaient, l'Autriche enverrait une armée pour garder les frontières, et tout le sud de la Hongrie serait déclaré en état de siége; cette dernière nouvelle est même officielle. Quant à l'*Hour*, il publie la dépêche suivante, de Saint-Pétersbourg, 26 juin : « Le ministre de l'Intérieur a envoyé aux gouverneurs des provinces l'ordre de rappeler tous les soldats actuellement en congé. »

Pour compléter ces informations, le *Times* annonce qu'on affirme « non sans raison » à Berlin, que la Russie s'efforce, à la dernière heure, d'effectuer un accord direct avec l'Angleterre. Enfin, le *Daily Telegraph* publie la dépêche suivante de Berlin, 26 juin : « On considère ici comme absolument certain que la Russie n'entreprendra rien de sérieux contre la Turquie d'Europe, sans s'être auparavant assurée de l'appui absolu de l'Allemagne. »

Il serait difficile, on le voit, de rien conjecturer de positif, au milieu de versions aussi diverses et l'on ne saurait trouver à redire à la réserve avec laquelle le comte Derby, interrogé par lord Delawarre, a refusé de répondre dans la dernière séance des lords, sur la question de savoir si la Serbie a réellement l'intention de déclarer la guerre.

En ce qui concerne les intentions éventuelles de l'Angleterre le chef du Foreign office, s'est livré à des considérations qui n'auront pas échappé à nos lecteurs.

Au fond, c'est toujours la politique de non-intervention armée que poursuit le gouvernement britannique, toutefois sans négliger les préparatifs belliqueux pour le cas où cette politique ne serait pas acceptée. La *Chronique de Gibraltar* confirme, en effet, la nouvelle d'après laquelle, par suite des ordres du gouvernement anglais, la forteresse de Gibraltar est mise en état de défense complète.

Les nouvelles de Raguse ne sont pas plus tranquillisantes que celles de Belgrade. Le 25 à Cettigne, les sénateurs et les chefs de l'armée du Monténégro ont tenu conseil sous la présidence du prince. On a distribué à chaque soldat deux paires de chaussures.

On communique à l'*Union* la Note suivante dont la gravité n'échappera à personne, mais qu'à raison même de cette gravité nous reproduisons sous toutes réserves :

« Les empereurs d'Allemagne et de » Russie viennent d'être informés que » la guerre est imminente entre la Tur- » quie et la Serbie ; le prince Milan » ayant expédié à Constantinople un » ultimatum que la Porte n'accepterait » pas. »

On nous écrit de Versailles, 27 juin 1876 :

Le bureau de l'Union Républicaine s'est réunie aujourd'hui pour entendre lecture du discours que le Président de la réunion doit prononcer demain en prenant possession du fauteuil.

L'Union républicaine s'est ensuite réuni, 45 membres environ assistaient à cette séance. On y a discuté les questions se rapportant à la loi municipale et à la transaction présentée par la commission, et acceptée par le gouvernement.

Diverses opinions se sont fait jour, quant à l'opportunité du vote à émettre; quelques membres ont déclaré que le projet de la commission ne pouvait être adopté, quelles que soient les conséquences du rejet de la proposition.

D'autres membres ont, au contraire, soutenu qu'il importait de ne pas faire échec au gouvernement et tout en combattant au point de vue des principes le projet de la commission, ont exprimé l'opinion qu'il était préférable vu la difficulté, de s'entendre sur une loi organique, et plutôt que de voir une nouvelle loi provisoire, d'ajourner la discussion de la loi municipale, la loi actuellement en vigueur de 1874, sur la matière n'étant pas dangereuse pour le parti républicain, appliquée par le cabinet actuel.

Cette opinion a semblé rencontrer de la faveur parmi la majorité des membres présents, mais la réunion n'étant pas nombreuse, n'a pris aucune décision.

Elle se réunira demain, au Grand-Hôtel, pour continuer la discussion.

Le centre gauche se réunit ce soir à Paris, pour discuter la même question. Cette idée d'ajournement semble gagner du terrain dans les groupes républicains, mais on ne voit pas encore si elle sera acceptée par le cabinet.

M. le ministre de l'instruction publique est actuellement entendu par la commission du Sénat sur la collation des grades.

Les députés des colonies se sont réunis pour discuter la proposition tendant au rétablissement de la représentation du Sénégal et de la Guyane et diverses questions économiques se rapportant aux colonies, notamment en ce qui touche les sucres.

Le ministre de l'intérieur est entendu par la commission relative aux services hospitaliers.

La commission du budget se réunit à Paris pour entendre lecture de divers rapports qui vont être déposés. Elle entend aujourd'hui lecture du rapport sur le ministère de l'intérieur et les colonies.

Le gouvernement paraît décidé à soutenir le projet tendant à augmenter pendant 4 ans de 2 à 300,000 mille fr. par annuités le traitement des desservants. Il paraît devoir soutenir également le crédit affecté au chapitre de Saint-Denis. »

M. Waddington a reçu dans la matinée le bureau de la gauche républicaine du Sénat qui lui a fait part de la décision prise hier. Le *Bien public* prétend que M. le ministre de l'instruction publique a répondu aux délégués qu'il était résolu, si la commission de l'enseignement supérieur retardait trop longtemps le dépôt de son rapport, a en appeler lui-même au Sénat et à réclamer la discussion et le vote de la loi sur la collation des grades avant la prorogation des Chambres.

D'après la *Tribune* et le *Moniteur universel*, M. Marcou maintiendrait sa proposition tendant à faire diriger des poursuites contre les auteurs et les complices du 2 décembre.

COURRIER PARISIEN.

Quarante-huit membres du conseil municipal de Paris, parmi lesquels le grand érudit Martin, le célèbre Braleret, l'illustre Bonnet-Duverdier, le fameux Grimaud et le glorieux Harant, se sont constitués en comité d'initiative *internationale* pour organiser la célébration, en 1878, du centenaire de Voltaire et de Rousseau. Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que l'appel adressé au monde par ces représentants autorisés de l'intelligence parisienne a été entendu. Les adhésions arrivent de tous côtés. Parmi les premières et les plus caractéristiques, nous sommes heureux de pouvoir citer les suivantes :

« Messieurs,

» Votre lettre est parvenue jusqu'au fond du désert où je fuis l'odieuse société des hommes. Si l'approbation d'un vieux solitaire morose et rébarbatif peut vous être agréable, je vous l'offre et je me promets d'assister à la fête organisée par vos soins. Ce n'est pas seulement à cause de mon frère Jean-Jacques, le seul homme peut-être qui ait haï les hommes plus que moi; c'est aussi à cause de ce coquin d'Arouet, qui eut au moins cela de bon qu'il méprisait le genre humain selon ses mérites. Vous ne partagez point la sotte erreur qui veut voir en lui un amoureux de l'humanité. On peut répéter cette rengaine aux souscripteurs du Voltaire Touquet ou du Voltaire du *Siècle*. Mais votre savant confrère, le docteur Martin, avec son habitude de remonter aux sources, n'aura pas manqué sans doute de vous remettre sous les yeux tous les passages de sa correspondance où il répète, comme un refrain, à son ami d'Alembert : « Méprisez le genre humain... Je » vous recommande beaucoup de mé- » pris pour le genre humain. » L'auteur de la *Pucelle* ne se bornait pas à des recommandations; il payait d'exemple, et il méprisait surtout les imbéciles qui le prenaient pour un philanthrope.

» TIMON. »

« Je souscris pour *cinque* francs à la fête de l'ami Voltaire. C'est un bon, et il était du métier, troun de l'air. Mais il a eu plus de chance que moi dans le commerce du *bois d'ébène;* il a fait sa fortune avec les négrillons du *Congo*, tandis que le pauvre vieux capitaine Pamphile, traqué par des idiots qui n'ont pas lu Voltaire, a dû vendre son fonds au rabais.

» Capitaine PAMPHILE, ex-négrier. »

« A monsieur le vicomte de HÉRÉDIA, conseiller municipal de Paris.

» Vous ne serez pas étonné, vicomte, que, sans avoir l'honneur de vous connaître, je choisisse votre nom entre tous ceux de vos confrères pour vous adresser ma réponse, comme à un homme de notre monde et à celui sans doute auquel on doit l'initiative du centenaire de M. de Voltaire. Ah ! vicomte, permettez à un ancien page de Sa Majesté Louis XVIII, retiré dans son castel au 29 juillet 1830, et qui ne lit plus un journal depuis la disparition du *Drapeau blanc* et la mort de ce pauvre Martainville, de vous féliciter chaudement. Je n'ai pas eu le bonheur de connaître personnellement M. de Voltaire, mais j'en ai ouï bien souvent parler à ma grand'tante, Mme la marquise de Pretintaille, qui en était folle, et à laquelle il offrit un jour galamment de faire pendre aux créneaux de Ferney un manant qui lui avait manqué de respect en apportant sa dîme au château, — car il avait droit, et il en était fier, de haute justice et de pilori dans son domaine, et s'il défendait les serfs du Jura, il n'avait pas eu la niaiserie d'émanciper les siens. — Mon aïeul, qui le rencontrait souvent chez M. le duc de Richelieu et chez l'adorable marquise, où il était très-empressé à faire sa cour, m'en a parlé aussi comme d'un homme qui pensait admirablement bien, et qui n'aurait donné pour rien au monde son titre de valet de chambre du roi et de seigneur féodal. Il était là le jour où M. de Voltaire improvisa dans les petits cabinets ces vers charmants dont Mme de Pompadour le récompensa en lui donnant sa main à baiser:

Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel !
Que vos jours précieux soient comptés par des fêtes !

» Et d'ailleurs, vicomte, ne suffit-il pas d'ouvrir ses œuvres immortelles pour connaître son opinion sur *la canaille*, comme il ne se lasse pas de l'appeler ; sur ces *gueux*, comme il dit encore ; sur ce *sot peuple* pour lequel « la philosophie ne sera jamais faite», et qui n'est qu'un « troupeau de bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin ». Ce grand homme a cent fois démontré merveilleusement la nécessité de l'ignorance du populaire, la sottise des apôtres qui prétendent « éclairer les cordonniers et les servantes »; *l'absurde insolence* de ceux qui veulent vous faire penser « comme votre tailleur et votre blanchisseuse ». Avec la supériorité de son lumineux bon sens, il a formulé ces grandes maximes politiques que je vous conseille de faire écrire en lettres d'or sur l'arc de triomphe que vous lui élèverez sans doute : « Il est à propos que le peuple soit guidé et non pas qu'il soit instruit; il n'est pas digne de l'être. — Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu. » Voilà les vrais principes, vicomte, et l'on y reviendra.

» Aussi toutes les espèces, tous les drôles qui ont trempé dans notre infernale Révolution ont-ils accablé M. de Voltaire de leurs outrages, depuis l'affreux Marat, qui le traita d'écrivain scandaleux, flagorneur, dont « le cœur fut le trône de l'envie, de l'avarice, de la malignité, de la vengeance, de la perfidie et de toutes les passions qui dégradent l'espèce humaine », jusqu'à l'abominable Mirabeau, qui parle de son avilissement et de son ignorance, et qualifie de ridicules et fort mauvaises rapsodies ses ouvrages d'histoire et d'histoire naturelle. Le citoyen Hugo l'a traité de singe de génie envoyé par le diable en mission chez l'homme. Le citoyen Louis Blanc a flétri sa servilité, sa bassesse, sa vanité puérile et ses palinodies. Palsambleu ! vicomte, montrons à tous ses croquants leur béjaune. Oncques ne fut plus opportun de remettre en honneur l'homme de génie qui a eu le courage de dire nettement que le *système de l'égalité est l'orgueil d'un fou*, et que les *idées d'indépendance sont des chimères ridicules*; que ceux qui s'érigent en juges des rois et qui, de leur grenier, veulent gouverner le monde avec leur écritoire, sont des *polissons, des dindons qui se rengorgent, la plus sotte espèce du monde.*

» Je vous demande en grâce la faveur de porter un cierge à l'apothéose de M. de Voltaire, et je vous prie de transmettre à vos vénérables collègues tous les encouragements de leur aîné.

» Le marquis de CARABAS. »

» A M. KRYZANOWSKI, dit SIGISMOND LACROIX, membre du conseil municipal de Paris.

» Monsieur,

» Votre nom pue la Pologne à plein nez, mais votre pseudonyme français et, mieux encore, votre signature au bas du manifeste pour le centenaire de Voltaire prouvent que vous avez su vous débarrasser de cette crasse et vous guérir de cette lèpre. J'admire votre courage, monsieur, et il m'inspire l'idée d'envoyer mon adhésion par votre intermédiaire au projet, de la municipalité parisienne. C'est un devoir pour moi d'honorer l'homme qui fut le protégé et l'ami de l'auguste aïeule de notre empereur, qui écrivait à la grande Catherine : « Je suis catherin et je mourrai catherin, » qui jurait de l'invoquer en mourant comme *sa sainte* et avait substitué son nom à celui de Dieu dans le *Te Deum* qu'il récitait chaque jour; l'homme qui a écrit : « Si j'étais plus jeune, je me ferais Russe; » qui admirait le partage de la Pologne comme un trait de génie, traitait les Polonais de *fous* et de *brigands*, et demandait à la glorieuse czarine, — dont la mémoire soit bénie ! — de faire déporter en Sibérie les *extravagants*, les *Don Quichotte welches*, les *blancs becs* français assez *imprtienents* pour vouloir défendre ces Sarmates et l'empêcher de détruire l'anarchie dans leur pays.

» Touchez là, monsieur le Polonais libéré, et veuillez m'inscrire pour cent roubles parmi vos adhérents.

» Boris ZACHAROFF. »

Mais l'adhésion qui a dû être la plus précieuse aux quarante-huit est, sans contredit, la suivante, qui ne pouvait leur manquer, et qui suffirait à elle seule pour les dédommager des criailleries cléricales.

« Je viens de lire, messieurs, l'appel que vous adressez à toutes les nations du monde pour la célébration du centenaire de Voltaire en 1878. En ce qui me concerne, je ne veux pas tarder une minute à vous assurer de toute ma sympathie. Je vois avec plaisir, messieurs, que la France, renonçant enfin à de stériles rancunes et à ses désirs de revanche contre la Prusse, se résigne à prendre des sentiments mieux appropriés à sa situation et une attitude plus conforme à ses devoirs envers le vainqueur. Il m'est particulièrement agréa-

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix*
DU 29 JUIN 1876.

— 1 —

LES

CRIMES DE LA PARESSE

PAR C. GUÉROULT et H. PIRON

PROLOGUE

UN MÉNAGE COMME IL Y EN A QUELQUES-UNS

CHAPITRE Ier

Joseph Cardeux, ouvrier parvenu, possédait, à l'époque où commence cette histoire, un des plus importants ateliers de bijouterie de Paris. Véritable artiste dans sa partie, doué d'une extrême habileté et d'un goût remarquable, il avait longtemps travaillé pour Froment Meurice avant de voler de ses propres ailes, c'est-à-dire avant de fonder un modeste établissement qui, grâce au nom qu'il s'était déjà fait et à son intelligence des affaires, avait rapidement prospéré.

Malheureusement, Joseph Cardeux avait à la fois les qualités et les vices qui forment le type de l'ouvrier parisien dégradé; après avoir passé cinq jours de la semaine à l'atelier, il consacrait invariablement les deux autres au cabaret, c'est pourquoi, au bout de cinq années d'établissement, il n'était guère plus avancé que le premier jour, tandis qu'avec de l'ordre et une vie régulière, il eût pu être alors en voie de faire une brillante fortune.

Nous le trouvons en ce moment cherchant querelle à sa femme, une douce et admirable créature, qui fait, avec son mari, le plus saisissant contraste.

Autant Joseph Cardeux est répulsif avec son regard dur, sa barbe d'un roux sale, son teint couperosé et sa tournure de rôdeur de barrières, autant sa jeune femme est sympathique avec son teint pâli par la fatigue et le chagrin, ses grands yeux noirs, doux et mélancoliques, et sa distinction native.

Un seul regard jeté sur ces deux personnages révèle le caractère, la destinée et le genre de vie de chacun. D'un côté, l'habitude des plaisirs dégradants, le despotisme brutal, l'égoïsme révoltants; l'autre, le travail incessant, les plus dures privations, la résignation infatigable.

L'histoire de cette jeune femme est à la fois vulgaire et touchante : à l'âge de vingt ans, elle avait aimé son cousin, Adrien Barnier, personnage destiné à jouer un rôle dans ce récit, et en avait été aimée. Excellent ouvrier, non moins habile que Cardeux, Barnier avait sur celui-ci l'avantage d'une vie honorable et entièrement vouée au travail, mais il n'était qu'ouvrier, tandis que Cardeux avait déjà un établissement dans lequel il occupait huit ou dix hommes et autant de femmes.

Comme toujours, cette considération l'emporta sur toutes les autres, et les parents de Léonie Lerval crurent faire acte de sagesse en donnant la préférence à un homme établi, sans s'inquiéter de ce qui eût dû faire leur principale préoccupation, c'est-à-dire du caractère et des habitudes de celui auquel ils livraient le bonheur et l'avenir de leur fille unique.

Nature soumise et craintive. Léonie avait courbé la tête sous cet arrêt; mais c'est la mort dans l'âme qu'elle avait consenti à devenir la compagne d'un homme qu'elle connaissait à peine et qui déjà lui inspirait une instructive répulsion, quand la vie lui était apparue si douce, si pleine d'enchantement près de cet ami d'enfance dont elle avait pu apprécier les rares et excellentes qualités.

Cependant, une fois le sacrifice accepté, Mme Cardeux s'était résignée à son sort avec cette énergie calme et stoïque qui ne se rencontre guère que chez les femmes; et, loin de chercher une consolation dans les souvenirs du passé, elle avait fait au contraire tous ses efforts pour les étouffer et se vouer tout entière aux devoirs que lui créait sa nouvelle position.

A défaut d'amour, elle voulait donner à son mari toute son amitié, toute son estime. Mais elle reconnut bientôt qu'elle ne pouvait lui accorder ni l'un ni l'autre de ces sentiments, et c'est avec un inexprimable désespoir qu'elle découvrit, après quelques mois de mariage, à quel homme sa vie était liée pour toujours.

Viveur grossier, orateur d'estaminet, vaniteux, prodigue par ostension, Joseph Cardeux s'ennuyait près de sa femme et ne se trouvait heureux qu'au cabaret, au milieu des *amis* qui admiraient sa façon et poussaient à la consommation, invariablement payée par lui; raillant lourdement les maris attachés aux jupons de leur femme, et les *faignans* qui ne faisaient pas le lundi.

Il va sans dire qu'au retour de ses orgies, Joseph Cardeux accablait des plus grossières injures sa pauvre femme, coupable d'être restée à la maison, de surveiller l'atelier et de s'imposer des privations de toute nature, pour compenser autant qu'il était en elle, les prodigalités auxquelles se livrait son mari.

Cependant tous ses efforts étaient impuissants à conjurer la ruine qu'elle prévoyait depuis longtemps, et qui était imminente, quand une circonstance heureuse vint changer tour à coup la face des choses et rétablir les affaires de Cardeux, sur le point de sombrer.

Léonie avait une vieille tante qui, la voyant seul au monde avec un mari brutal, car elle avait perdu coup sur coup son père et sa mère, morts de chagrin de lui avoir donné tel époux, s'était décidée à venir demeurer avec elle et à la sauver de la ruine et de la misère, en apportant dans sa maison une partie de sa fortune.

Pour la résoudre à ce sacrifice, Joseph Cardeux avait fait le serment de renoncer au cabaret et de se consacrer entièrement à ses affaires, et peut-être, dans sa joie d'échapper à la faillite, qu'il avait côtoyée de si près, était-il de bonne foi en prenant cet engagement. Mais les vices auxquels il voulait renoncer étaient trop profondément enracinés en lui pour qu'il pût désormais en secouer le joug. Les déplorables habitudes auxquelles il s'abandonnait depuis si longtemps, qui compromettaient sa fortune, sa santé, et menaçaient même d'altérer sa raison, faisaient pour ainsi dire partie de lui-même. Il ne pouvait plus s'en détacher.

Joseph Cardeux retourna donc bientôt au cabaret, et loin d'avoir pour cette tante qui l'avait sauvé, les égards auxquels elle avait droit à tant de titres, il répondit brutalement aux reproches et aux conseils qu'elle lui adressait, et finit par lui déclarer qu'il lui défendait à l'avenir de s'occuper de sa conduite.

Outrée de cette ingratitude, convaincue que Cardeux était désormais abruti au point de ne plus même comprendre ses propres intérêts, effrayée du sort que l'avenir réservait à sa nièce si sa destinée restait liée plus longtemps à celle d'un pareil homme, la tante Godard engagea celle-ci à se séparer de son mari.

Lassée d'une existence qui devenait de jour en jour plus intolérable et à laquelle elle ne voyait qu'une issue funeste. Léonie était tentée de ce rendre à ce conseil, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était mère.

C'était un lieu qui venait la rattacher à l'homme que, la veille, elle était résolue à quitter.

C'était un sentiment nouveau et tout puissant dans lequel elle allait puiser à la fois des consolations, des joies inconnues, des rêves d'avenir et une énergie capable d'affronter les plus cruels chagrins.

Et qui sait ? peut-être était-ce aussi la source d'une vie nouvelle pour son mari; peut-être le sentiment de la paternité allait-il faire de lui un autre homme en l'initiant à un monde de pensées et de sensations ignorées de cette âme vouée jusque-là aux plus grossiers penchants et au plus odieux égoïsme.

Cette illusion devait se dissiper comme les autres; la naissance de l'enfant ne porta aucun changement dans le caractère ni dans les habitudes de Joseph Cardeux, qui vit grandir et se développer la petite Blanche sans jamais manifester autre chose que l'ennui de l'entendre crier ou pleurer.

Décidément, cet homme était mort à tout sentiment humain, il n'y avait plus rien à en espérer; c'est ce que s'avoua enfin la pauvre Léonie en se demandant avec épouvante ce que deviendrait son enfant, si elle venait à lui manquer.

Ce n'était pas sans raison qu'elle soulevait cette redoutable hypothèse,

(*A suivre*).